

Récits de captivité indiens et barbaresques des premières années d'indépendance de l'Amérique : Analyse du discours orientaliste

RICHE Bouteldja

(Université Mouloud Mammeri de Tizi-ouzou)

Résumé

Cet article se veut une tentative d'analyse du discours culturel prévalent durant les premières années d'indépendance de l'Amérique axée sur échantillon de récits de captivité indiens et barbaresques. S'appuyant sur la critique matérialiste culturelle et historique, cet article s'attelle à montrer comment le discours et la narration dans les récits de l'Autre (Indiens et Algériens) font office de canaux idéologiques au service d'une nation naissante avide de mythes utilisables.

Dans son introduction à *Orientalisme : Western Conceptions of the Orient* (1978), Saïd précise utiliser le vocable orientalisme en référence à plusieurs choses interdépendantes à la fois. Tout d'abord, le terme désigne, en plus de la référence à la tradition académique, « un courant de pensée basé sur une distinction ontologique et épistémologique entre « l'Orient » et souvent « l'Occident » (p.2). Saïd soutient en outre que ce mode de pensée binaire ou manichéen a préparé le terrain à des rapports via lesquels l'Occident a cherché à établir son hégémonie sur l'Orient à un moment très particulier de l'histoire moderne, qu'il situe vers la fin du 18^{ème} siècle. C'est à ce moment critique, écrit-il, qu'est apparu un troisième sens du mot « Orientalisme » avec « l'avènement d'un organisme en charge de l'Orient qui s'emploie à faire des annonces et des descriptions touchant à l'Orient, le colonise et le gouverne, en un mot, pour dominer, restructurer et avoir l'autorité sur l'Orient, (p.3, notre traduction). » Pour Saïd, l'orientalisme se décline sous principalement trois facettes nationales dans l'histoire occidentale, et ce dans cet ordre: britannique, français et américain.

Nous n'avons point l'intention, ici, de raviver ou nous plonger dans la vive polémique suscitée par l'ouvrage de Saïd, et à laquelle l'auteur a du reste répondu via son « Orientalisme reconsidéré, » une communication présentée au colloque sur la littérature et la sociologie de l'Essex en Angleterre en 1984. Ce que nous voulons faire, en revanche, c'est de voir si oui ou non le discours critique de Saïd s'applique de la même manière et pour les mêmes raisons aux récits de captivité barbaresques et indiens des premières années de l'Amérique coloniale et de celles de l'Amérique indépendante.

A cet égard, nous scindons cet essai en trois parties essentiellement. Dans la première partie, nous essaierons de mettre au jour les raisons qui ont fait que les récits de captifs avaient joué un rôle majeur dans le discours culturel des premières années de la période coloniale. Nous y expliquerons les raisons qui nous ont poussé à coupler ce qui peut sembler à première vue une paire aussi disparate que le récit de captivité indien et son vis-à-vis barbaresque. Suivra dans la deuxième partie une brève rétrospective de l'évolution de ces récits comme partie intégrante de l'évolution du discours culturel jusqu'à l'indépendance des Etats-Unis. Nous y pencherons sur, entre autres, les raisons esthétiques qui présidèrent à leur re-émergence lors des premières années d'indépendance. Enfin dans la troisième et dernière partie, - la plus importante-, nous nous efforcerons de montrer les fonctions que l'orientalisme ou l'intertextualité des « rivages barbaresques » a revêtues dans l'Amérique des premières années d'indépendances. Pour ce faire, nous nous sommes servis de deux récits de captivité barbaresques représentatifs, *Slaves in Algiers, or A Struggle for Freedom* (1794) de Susanna Rowson Haswell et *Journal of the Captivity and Sufferings of John Foss* (1798) de John Foss.

Commençons par ce que Saïd appelle le « commencement, » en d'autres termes la genèse des récits de captivité dans l'Amérique coloniale. La recherche dans ce domaine est à ce jour limitée à la fois dans le temps et dans l'espace. Autrement dit, on situe la naissance de ce genre de récit en Amérique avec la publication par Mary Rowlandson (1682) du récit *The Sovereignty and Goodness of God together, with the Faithfulness of his Promises displayed ; Being a Narrative of the Captivity and Restauration of Mrs Rowlandson*. Ledit récit a indubitablement constitué un jalon de la tradition littéraire américaine, mais en faire le point de départ me paraît tout à fait

arbitraire. L'examen de ces récits dévoile que le discours qui y est usité n'est rien de plus qu'un spécimen de ce que l'on désigne par « discours tropologique (Hayden Robert, 1985).» Le trope majeur en l'occurrence est celui de captivité, lequel sert en discours puritain à décrire la condition de captivité ontologique et spirituelle de l'être humain par rapport au pêché. C'est bien cette ontologie puritaine qui fit le lit de nombreux récits de captivité indiens quand vint le moment de narrer la réalité historique des enlèvements par des indiens de colons puritains lors de la Guerre du Roi Philip. Une conclusion s'impose alors. Les modèles culturels tangibles corroborant des récits de captivité indiens peuvent bien avoir vu le jour en Angleterre, pays de naissance du Puritanisme.

Les récits de captivité indiens ont en effet été devancés dans le paysage littéraire britannique par ce nous est parvenu sous l'étiquette de récits de captivité barbaresques. Ces derniers semblent remonter à la fin du 15^{ème} et au début du 16^{ème} siècle, période durant laquelle des pays des deux rives de la Méditerranée s'occupaient à imposer leur suprématie sur un secteur de commerce alors stratégique. Un des premiers récits publiés en Angleterre fut celui de la captivité à Alexandrie en 1563 de John Fox, suivi de nombreux autres ayant abouti à l'établissement de toute une tradition littéraire, ou intertextualité orientale, vers 1675, année où William Oakley fit éditer son récit intitulé *Ebenezer or a Small Monument of Great Mercy*. Ce récit relate les misères d'Oakley en tant que prisonnier de guerre à Alger. Paul Baepler note que ce récit renvoie « l'écho stylistique et cosmologique de ce qu'écrire sept ans plus tard Mary Rowlandson. » Baepler ajoute qu'à l'instar d'un captif puritain en Amérique Oakley interprète la souffrance endurée à Alger comme une mise à l'épreuve de Dieu expliquant son martyre par des références détaillées à la Bible (1999 :6). Baepler suggère de toute évidence que le récit de Oakley étant articulé autour de l'ontologie puritaine n'aurait pas pu ne pas atterrir sur la collection d'adeptes du Puritanisme comme du prêtre Rowlandson, et d'avoir ainsi fourni à sa femme dans la foulée un modèle culturel concret sur lequel calquer la narration de sa captivité par les Indiens.

Cette première conclusion ne signifie évidemment pas que l'influence à travers l'Atlantique était à sens unique, car les premiers récits de rencontres entre les colons anglais et les Indiens n'avaient pas

non plus manqué de dépeindre sur ceux que les Anglais firent de leurs rencontres avec l'Orient (Voir Sari J.Nasir, 1976 et Matar Nabil, 1998, 1999). Si l'on peut avancer l'idée que le récit de Rowlandson a emprunté au modèle explicatif d'Oakley pour rendre compte de sa captivité par les Indiens, il a à son tour, balisé la voie à l'épanouissement des récits de captivité barbaresques. D'après le même Baepler, seulement trois ans après la libération de Rowlandson, en 1680, Joshua Gee, un camarade de Boston charpentier de navires de son état, fut fait prisonnier sur la côte nord-africaine alors qu'il était en voyage en Méditerranée dans le cadre de son métier. Ce monsieur fut relâché sept ans plus tard grâce au fameux juge et auteur d'un journal *Samuel Sewall*, et écrit le premier récit de captivité barbaresque à partir de l'Amérique (Baepler Paul, 1999 :1). Joshua avait eu manifestement assez de temps pour lire le récit de Rowlandson avant de s'embarquer, de s'en inspirer et promouvoir son récit barbaresque une fois libéré. A sa libération, le genre « récits de captivité » était en plus déjà devenu un genre culte dans le discours culturel d'alors, et l'intérêt qui lui était manifesté allait de pair avec la lecture de ce qui, de toute évidence, constituait le seul genre répandu de l'époque : le sermon. Il n'est pas surprenant alors que le récit de captivité barbaresque le plus connu apparaît noyé dans le sermon de Cotton Mather : *The Goodness of God, Celebrated ; in Remarkable Instances and Improvements thereof : And More particularly in the Redemption Remarkably Obtained for the English Captives which have been Languishing under the Tragical, and the Terrible and most Barbarous Cruelties of Barbary. The History of What the Goodness of God has done for the Captives, lately Delivered out of Barbary* (1703).

Comme le montre bien le titre de ce sermon de Mather, les sermons tout autant que les récits de captivité font l'objet d'une large diffusion à des fins religieuses et morales. En termes statistiques, le nombre de récits de captivité barbaresques de l'Amérique coloniale qui avaient refait surface jusque-là ne peut soutenir la comparaison avec le nombre impressionnant de récits de captivité indiens existant à la même période. L'explication à ce phénomène peut se réduire à ceci. Il y a lieu de noter tout d'abord que le récit de captivité indien était plus proche du vécu Américain que celui ayant eu pour théâtre des opérations les lointaines rives de la Méditerranée du Sud,

communément appelées la côte barbaresque. A propos de la réalité historique immédiate ayant généré et entretenu le premier récit de captivité indien de Rowlandson, Richard Slotkin a eu cette réflexion :

La Guerre du Roi Philip constitua la grande fracture de la première période de l'histoire de la Nouvelle Angleterre. Bien qu'ayant duré moins d'une année, elle manqua de provoquer la ruine des colonies. La moitié des villes de la Nouvelle Angleterre fut gravement endommagée- douze d'entre-elles totalement détruites- et il faudrait toute une génération pour rétablir les districts frontaliers complètement abandonnés durant le conflit (1994 :55)

C'est la réalité historique qui sort de cette situation qui a fait que le récit de captivité barbaresque s'est éclipsé derrière le récit de captivité indien durant toute la période coloniale. Celle-ci a connu plusieurs guerres avec les Indiens (Guerre du Roi Philip du Roi William, du Roi Georges), avec leurs lots d'enlèvements de sujets anglais, ce qui bien entendu, a alimenté l'écriture de récits de captivité indiens. Alors que les guerres indiennes faisaient rage en Amérique pour des raisons que l'on ne peut détailler ici, la réalité de la séquestration de charpentiers de la Nouvelle Angleterre sur les rives sud de la Méditerranée rétrogradaient et se réduisaient à ce que Godfrey Fisher (1957) désignait « la légende barbaresque. » La capture de sujets anglais, y compris des marins anglais, devint plus une légende qu'une réalité historique à mesure que des traités de paix liant sujets anglais et algériens étaient signés et renouvelés tout au long du 18^{ème} et du début du 19^{ème} siècle. A propos des relations de paix entre les états nord-africains et la Grande Bretagne de cette époque, Fisher écrivit ceci : « Si l'on excepte la période 1620-1682), pendant laquelle il y a eu de nombreuses références à la bonne volonté, la bonne foi, la patience, l'indulgence de leurs lois et la civilité dont firent preuve leurs bateaux, les régences étaient en paix avec nous jusqu'en 1816(1957 :11).» Grâce à ces traités de paix des anglais pacifiques et des négociants de la Nouvelle Angleterre pouvaient naviguer relativement en sécurité dans le bassin Méditerranéen.

On peut avancer que le récit de Cotton Mather servi sous forme de sermon en 1703 à l'occasion du rachat d'un groupe de captifs américains à Sallé, Maroc, constitua le point culminant de la production de récits de captivité barbaresques en Amérique, avant leur déclin. En bref, la « légende barbaresque,» qui fut la première à avoir

hébergé le genre « récit de captivité » n'avait pu continuer à exercer le même pouvoir sur l'imaginaire puritain quand survint le drame historique des guerres indiennes sur la frontière si proche. A ce stade, il est utile de tirer une autre conclusion. Alors qu'il est juste d'affirmer que les récits de captivité indiens dominaient ceux barbaresques dans l'Amérique coloniale, il est tout aussi juste de dire que les deux types de récits baignaient dans le même discours culturel, lequel fut authentifié et répandu surtout par le clergé puritain. Les éditeurs ont, par exemple, annoncé la parution prochaine du récit de Rowlandson dans la première publication de John Bunyan, *Pilgrim's Progress* (1682). A sa publication l'année suivante *Pilgrim's Progress* fut également préfacé par un homme d'église bien connu, qui y joint des conseils de lecture – plus significatif encore, un sermon en rapport avec le même sujet de captivité y est inclus. Quant au récit de captivité barbaresque de Gee, il apparut sous forme de livre de poche en 1941 seulement, mais nous savons grâce à Baeppler qu'il circula oralement un certain temps, avant que son fils, qui s'appelle lui aussi Joshua Gee et qui officiait avec Cotton Mather à l'église nord de Boston, ne le sortit de sa chaire. Nul besoin de commenter ici le récit de Mather, car il fut servi comme illustration à un sermon. Ce qu'il y a lieu de noter par contre, c'est la façon dont le discours culturel dominant coda à la fois l'écriture et la lecture des récits.

D'abord, contrairement à la fiction moderne rapide, ces récits de captivité sont intentionnellement lents, requérant du lecteur des pauses de méditation sur les aventures narrées à la lumière des typologies bibliques. Ensuite, ils sont sous-tendus par l'idéologie puritaine prometteuse qui soumettait la réalité historique des enlèvements par des Indiens ou des capitaines de vaisseaux nord-Africains à l'histoire providentielle. Leur codage « ab-origine » en intertextes corrobore ce que Said désigne par « attitude textuelle, » comportement qui fait peu cas de la réalité historique, destinés qu'ils étaient à désigner la main de Dieu dans les événements, et incidents tels que la captivité et les souffrances méritées infligées par Dieu, sa gloire devant la rédemption des captifs pécheurs. Souvent les péchés relevaient de transgressions du code moral puritain, comme s'adonner à la cigarette, négliger de lire la Bible et s'éloigner de la communauté de Dieu dans la frontière pas si loin dans le récit de Rowlandson, ou sur les rivages barbaresques. En définitive, que le « sauvage » soit

l'Indien de la Frontière mouvante ou « l'Oriental » de la côte de la Méditerranée méridionale, il est fait application du même style de pensée manichéen que Said considère comme le poinçon de l'Orientalisme.

Avant de pousser plus loin, un autre point gagnerait à être clarifié ici. C'est celui lié à l'itinéraire historique du récit de captivité indien durant la période allant de l'édition en 1682 du récit de Rowlandson, jusqu'à l'indépendance des Etats-Unis en 1783. Nous avons déjà insinué ci-dessus qu'à la lumière de circonstances historiques, on comprend aisément que les récits de captivité indiens aient eu un plus fort impact que ceux dit barbaresques sur le discours culturel de l'Amérique coloniale. Il nous faut cependant ajouter que la reproduction du récit de captivité indien au moment où le récit de captivité barbaresque déclinait s'est opérée alors que le discours a connu des changements significatifs, changements intervenus à la faveur de bouleversements historiques tout au long du 18^{ème} siècle. Le Grand Eveil de la première moitié du 18^{ème}, l'avènement des idées de progrès et leur pénétration de l'Amérique provinciale ainsi que l'écho qu'elles ont ensuite suscité furent renvoyées ou plutôt déteignirent sur la forme littéraire des récits de captivité indiens, lesquelles absorbèrent les idéologies littéraires de la fiction sentimentale et gothique ayant imprégné l'Europe durant la période postérieure à la publication du récit de Rowlandson. Ces idéologies littéraires furent pour la plupart inspirées de la convergence de développements importants dans les domaines scientifiques, religieux, épistémologiques et physiologiques. Un des plus importants résultats de ces développements se traduit par l'émergence d'une perception plus positive de Dieu et des humains, ces derniers étant vus désormais comme des êtres vivants de nature compatissants.

Dans le domaine de la littérature, ce changement majeur d'épistème culturel s'est traduit par la glorification de la signification morale des sentiments. *Pamela*, de Samuel Richardson, qui était une espèce de récit de captivité que des hommes d'église ont parfois osé lire en catimini, établit le modèle culturel de son temps. Les auteurs en Amérique ne sont pas restés à la traîne de ce remodelage des récits de captivité indiens. Les indiens ont continué à faire des prisonniers blancs. Leur captivité et leurs souffrances n'étaient point cependant vues seulement comme des mises à l'épreuve de Dieu comme ce fut le

cas par le passé, mais aussi comme la mise à l'épreuve de la vertu des êtres humains en détresse. A l'indépendance des Etats-Unis en 1783, les récits de captivité indiens s'étaient adaptés à ces changements du discours culturel, sans cesser de fournir une plateforme idéologique réceptacle de débats importants portant sur des questions aussi bien sociologique que religieuses. Au plan formel, deux marques esthétiques (puritaine et sentimentale/gothique) apparurent ensemble et se combinèrent dans le récit de captivité indien, que leur proche parent, le récit barbaresque hérita quand il refit surface lors des premières années d'indépendances.

Les récits de captivité indiens revinrent à la vie même après l'indépendance. La raison en fut l'acquisition du territoire Nord Ouest, situé au nord de la rivière Ohio et à l'Ouest des Appalaches, après le Traité de Paris, en 1783, avec la Grande Bretagne. Les Indiens déterrèrent alors la hache de guerre pour défendre les territoires vendus et achetés sans leur consentement. L'empiètement des Américains sur des territoires indiens a enfanté de nouveaux récits de captivité, mais leur popularité au niveau national était mitigée sinon temporairement voilé par les récits de captivité barbaresques desquels ils ont en partie émergé, comme nous le disions précédemment. La réappropriation du récit barbaresque s'est faite à la capture de bateaux américains, le *Betsy* par le Maroc en 1784, et le *Maria* et le *Dauphin* par les capitaines de la marine algérienne (la Taifa) à l'été 1785. Ces captures se firent parce que les traités de paix liant la Régence (Odjak) d'Alger et la Grande Bretagne ne s'appliquaient pas aux Américains devenus indépendants. Si les captifs américains du Maroc furent vite libérés, il n'en fut pas de même de ceux détenus en Algérie, qui y purgèrent 11 ans, et qui furent rejoints par d'autres prisonniers en 1793.

Il serait fastidieux de se livrer à l'explication du retard accusé dans la libération des prisonniers américains ici. Quelques clarifications doivent cependant être apportées pour jeter la lumière sur les conditions historiques qui ont présidé à la réapparition des récits de captivités barbaresques. Premièrement, il y a lieu de signaler que les captifs des frontières, souvent des individus, étaient aisément rachetés, car chacun des treize états de l'union réussissaient à réunir les fonds nécessaires au paiement pour le rétablissement de leurs droits respectifs de citoyens. Il en allait autrement des prisonniers américains

à Alger. La république née des Articles de la Confédération n'était pas habilitée à lever des taxes. Elle relevait entièrement des caprices des états constituant l'union. Elle manqua en conséquence d'argent pour le rachat du petit groupe initial de prisonnier d'Alger. Deuxièmement, la crise a fait des prisonniers d'Alger l'objet d'une lutte idéologique entre les Fédéralistes et leurs opposants les Anti- Fédéralistes – le temps aidant, toutefois, un consensus national émergea et fit que même Thomas Jefferson, le plus endurci des adeptes de l'anti- fédéralisme, devint un fédéraliste inattendu dans sa fameuse lettre du 11 Juillet 1786 à John Adams, par exemple, il défendit sa position en faveur de la guerre, plutôt que la diplomatie, en l'étayant à l'aide de cinq arguments :

1. La justice est du côté de cette opinion.
2. l'honneur est de son côté.
3. Elle nous vaudra le respect en Europe, et le respect est un sauf-conduit vers l'intérêt.
4. Elle dotera nos dirigeants fédéraux des instruments de coercition les plus sûrs contre leurs membres réfractaires, qu'elle dissuadera de recourir à des manœuvres moins sûres [...].
5. Je pense que son coût est moindre (Cité dans Bergh Albert Ellery, 1904 :364).

Le quatrième argument concorde avec notre opinion sur les fonctions des récits de captivité barbaresques des premières années d'indépendance. Il traite de très anciennes pratiques à user, ou, plutôt à abuser de questions de politique étrangère pour régler des problèmes internes. A première vue, l'argument de Jefferson prônant la mise sur pied d'une marine destinée à renforcer l'autorité nationale était en contradiction de son rejet d'une armée permanente du type de celle avec laquelle les Britanniques avaient exercé leur tyrannie durant la période coloniale. Elle pourrait également paraître comme étant en contradiction avec sa philosophie « agraire » caractérisée par une vision en rose du paisible petit propriétaire gardien de la démocratie. A y regarder de plus près, cependant, ce n'était là qu'un apparent revirement de politique, car Jefferson distinguait nettement une armée permanente d'une marine. Celle-là peut frapper à l'intérieur des terres et mettre en danger la démocratie qu'il associait au petit propriétaire, tandis que celle-ci peut au mieux faire pression sur les membres turbulents des villes côtières marchandes, tout en assurant la protection de ses intérêts nationaux à l'étranger. Rappelons que l'argumentaire en

5 points ci-dessus fut développé seulement une année avant que la Convention Constitutionnelle ou Fédérale ne convoquât (25 mai 1787) et n'adoptât une charte prévoyant une forme de gouvernement plus centralisée. Jefferson et Adams, officiant alors comme ambassadeurs en Europe, n'ont pas assisté à la convention. Il s'ensuit que leurs échanges de correspondances sur l'affaire des captifs d'Alger se firent surtout en gardant à l'esprit l'importance qu'il y avait de trouver des solutions aux problèmes internes (ex. le commerce entre les états, la dette extérieure, le manque de revenus, etc) qui menaçaient de rompre le « lien de sable, » selon les termes de Georges Washington en référence aux Articles de la Confédération.

Voici, en bref, le décor sur fond duquel ont refait surface les récits de captivité barbaresques dans les premières années de l'indépendance. Il faut remarquer que la publication de récits fictionnels précéderent ceux qui passent pour être des récits « non fictionnels » faits par les prisonniers après leur libération. Il est de notoriété publique que la raison première de l'écriture et de la circulation de tels récits visaient à réunir des fonds pour la libération des prisonniers. Mais comme nous l'avions développé ci-dessus, l'appel aux sentiments des Américains n'était qu'un leurre, car la réalité historique de la captivité d'américains à Alger était moins importante que le prétexte ou l'occasion ainsi fourni de débattre des questions internes, comme les rôles des genres (relations hommes femmes), l'esclavage des noirs, la forme appropriée de gouvernement, la tolérance religieuse, etc. La pièce *Slaves in Algiers, or a Struggle for Freedom* de 1794 de Susanna Haswell Rowson illustre, bien la ligne de démarcation entre les intentions avouées et celles dissimulées derrière la reprise de la publication des récits de captivité barbaresques. Cette pièce faisait partie intégrante des efforts à l'échelle nationale tendant à titiller les sentiments du public en faveur des captifs blancs d'Alger, mais elle fournit également le prétexte de soutenir, entre autre causes, les droits des femmes dans la nouvelle république via le déploiement du discours ambivalent du récit de captivité.

La pièce tourne autour de deux personnages américains genre Pamela dans le roman de Richardson, Rebecca et Olivia. Elles étaient toutes retenues comme esclave à Alger, étant entendu que l'esclavage était la condition parfaite pour tester leur vertu. Les méchants

« Lovelace » étaient campés par personnages patriarcaux, Muley Moloch, Dey d'Alger, et Ben Hassan juif anglais qui « adopta le turban », c'est-à-dire devint un renégat musulman. Tous deux exercèrent des pressions sur les dames américaines pour les amener à les épouser. Comme on pouvait s'y attendre, ces Pamélas américaines non seulement surent résister à ce qu'elles appelèrent le comportement oriental licencieux déguisé en amour, mais aussi réussirent à subvertir/endocliner les Algériennes autour d'elles avec leur foi en l'égalité des sexes. Une de leurs conquêtes n'est autre que la fille de Ben Hassan, Fetnah, par la bouche de laquelle l'auteur assène ces mots en faveur de Rebecca : « C'est elle qui m'a enseigné que la femme n'est jamais destinée à être l'esclave abject de l'homme. [...] Elle est venue de ces contrées où la vertu indépendamment du sexe, est la seule marque de supériorité. Elle était américaine (Notre traduction). » Les idées américaines gagnent du terrain à mesure que la pièce se déroule. Fait singulier, la pièce s'achève sur une scène où Muley Moloc demande pardon à ses prisonniers, masculins et féminins, abjurant la culture islamo orientale et insistant dans un élan de repentir à revenir aux pratiques chrétiennes américaines : « Je redoute d'avoir suivi la voie de mes ancêtres, je me suis beaucoup égaré. Apprends-moi donc, toi qui sais si bien pratiquer ce qui est juste, comment m'amender (Notre traduction). » En guise de réponse il s'entendit sommer de graver le nom « sujet » sur la tendre épithète « concitoyen. »

Comme le montre le bref aperçu ci-dessus, le discours rhétorique de Rowson fait feu de tout bois. En tant que femme d'abord, elle se préoccupa d'amener la nouvelle entité nationale à faire honneur à son idéal politique de liberté, à ne pas considérer les femmes comme des citoyens de seconde zone. Muley Moloc et Ben Hassan sont des personnages orientalisés qui figurent les patriarches américains forcés par leurs protagonistes du sexe opposé à se conformer aux nouvelles lois constitutionnelles. En tant que citoyenne américaine, elle titille en plus la fibre morale de la nouvelle nation à travers la résistance héroïque des captifs américains, hommes et femmes, à ce qu'est présenté comme forme à la fois tyrannique et misogyne de gouvernement à Alger. Les captifs américains mâles et femelles comme Olivia et Olivia sont imaginés comme respectivement Tom Jones et Pamela dans les romans de Henry Fielding et Samuel Richardson. Ces derniers personnages firent pression, physiquement

autant que moralement sur leurs antagonistes, les « Lovelaces » orientaux Moloc et Ben Hassan pour les amener à abjurer leurs égarements hérétiques, et de confesser ou reconnaître que les américains savent mieux ce qui était bon pour les « orientaux » en général, et pour les Algériens en particulier. Voici à l'œuvre la dialectique de pouvoir et de savoir que Saïd a décelée dans l'âme même du discours orientaliste et dans le concept impérialiste.

Ceci nous amène à la captivité de John Foss que nous souhaitons comparer aux récits de Rowson et de Mather afin de mettre davantage en lumière le phénomène d'intertextualité américaine ayant pour source Alger (L'orient) et la continuité de la tradition puritaine interprétative de la tradition de captivité. Le *Journal of the Captivity and Sufferings of John Foss, Several Years a Prisoner in Algiers Together with some Account of the Treatment of Christian Slaves and Observations on the Manners and Customs of the Algerines de John Foss* fut édité en 1798, c'est à dire quatre années après la publication de la pièce de Rowson. A l'inverse du récit de Rowson qui se conforma plus au moins au modèle esthétique de la fiction sentimentale américaine initiée dans une large mesure par son auteur, celui de Foss est plutôt hybride, mêlant des éléments et des récits de captivité puritains, et de la fiction sentimentale et gothique. Ceci apparaît clairement dans l'avant-propos destiné aux lecteurs. Celui-ci s'ouvre d'une façon puritaine particulière : « Au public : l'homme entreprend rarement une tâche plus difficile, ou du moins une tâche plus désagréable, que celle de raconter ses propres vicissitudes, en particulier quand celles-ci sont de nature remarquable ou singulière (Cité dans Baepler, 1994, p.73, notre traduction). » Les mots « vicissitudes, » « remarquable, » « singulier » et autres clichés aussi bien dans l'avant-propos qu'à l'intérieur du texte traduisent l'influence des récits de captivité de la période coloniale qui continuait de s'exercer sur lui. Ces termes nous renvoient à la fois à Rowlandson qu'à Cotton Mather. Par ailleurs tout comme ses devanciers coloniaux, il coda son récit de telle sorte qu'une méthode puritaine de lecture est nécessaire pour le décoder.

La scène horrible des prisonniers américains à la peine aux carrières de pierres à Alger illustre l'argument que nous souhaitons aborder ici. Cette scène est montée de telle sorte à pousser le lecteur virtuel à observer une pause à la manière de celle qu'observerait le lecteur de

récits de captivité de la période coloniale le temps de la retourner dans tous les sens, et si possible, faire le parallèle entre la captivité en Algérie, et la captivité des juifs en Egypte telle que narrée dans l'*Ancien Testament*. En sus de ces échos de l'essence puritaine des récits de captivité, Foss y injecta aussi un zeste de fiction sentimentale et gothique. Il s'attend, par exemple, à ce que des larmes de « sympathie coulent des humains et de leurs sentiments à l'énumération des peines et de souffrances endurées par leurs infortunés concitoyens, qui ont eu la malchance de tomber entre les mains des Algériens, dont les compassions les plus tendres envers les captifs chrétiens étaient en fait les plus extrêmes cruautés (p.73, notre traduction).» La fin de la citation « les compassions les tendres étaient en fait les plus extrêmes cruautés » est un clin d'œil à la captivité indienne de Rowlandson. La première partie de la citation, avec l'accent mis sur les larmes de sympathie, insère également le récit de captivité barbaresque de Foss dans le sillage de la fiction sentimentale, laquelle fut le mieux représentée, lors de la première période du roman américain, par le très populaire roman *Charlotte Temple* de Susanna Haswell Rowson.

Il n'y a pas assez de place ici pour des exemples tirés du texte. Aussi nous contenterons-nous de mentionner la pratique originale de lecture de la fiction sentimentale et gothique d'alors. Les lecteurs de récits de captivité barbaresques oublient souvent d'insérer cette pratique de lecture dans le discours culturel alors en vigueur, qui, selon Michel Foucault, repose sur la comparaison. Paraphrasant les termes de Foucault on peut dire que la comparaison à cette époque le 17^{ème} et le 18^{ème} siècle peut tendre vers la certitude complète: l'ancien système de similitudes, jamais complètes et toujours ouvertes à de nouvelles possibilités, pouvait, il est vrai, via des confirmations successives, tendre vers une probabilité toujours plus forte, mais il n'était jamais certain. L'activité de l'esprit ne consistera donc plus à se mettre en quête de tout ce qui pourrait révéler une parenté quelconque, une attraction ou une nature commune dissimulée avec ces similitudes, mais plutôt en y faisant le tri, c'est-à-dire établissant leurs identités. (1970 :55) Ce que le lecteur d'aujourd'hui doit avoir à l'esprit en lisant le récit de captivité comme celui de Foss, c'est ce discours culturel comparatif et contrastif. En d'autres mots, le lecteur d'aujourd'hui doit se mettre dans la peau du lecteur de l'Amérique

nouvellement indépendante pour retrouver ce comportement discursif comparatif à l'intérieur de tous les textes. Cette obligation d'adapter notre pratique de lecture contemporaine à celle des lecteurs de récits de captivité est mise en exergue dans la citation ci-dessous de *The Spectator*, journal pouvant être considéré à juste titre comme le gardien du bon goût des lecteurs du 18^{ème} siècle. Dans un de ses éditoriaux, on pouvait lire ce qui suit :

Quand nous lisons tout ce qui a trait à des tourments, blessures, morts et autres désagréables évènements, le plaisir que nous en tirons ne vient pas vraiment de la peine que nous occasionne une telle description mélancolique, mais plutôt de la comparaison que nous établissons secrètement entre nous-mêmes et la personne qui souffre. De telles représentations nous apprennent à estimer à sa juste valeur notre propre condition, et nous amènent à nous estimer heureux (Cité dans Ebersole Gary L, 2003 :113).

C'est cette fonction didactique que nous trouvons au cœur du discours comparatif du récit de Foss. A travers son récit, Foss invite les lecteurs américains de l'Amérique nouvellement indépendante à « apprécier leurs conditions à leur juste valeur et à s'estimer assez bien lotis. » Ainsi, quand il s'agit de justifier les raisons pour les lesquelles on raconte ses turpitudes à Alger, cela revient à se révéler ostensiblement par l'absurde. En plus clair, l'Amérique nouvellement indépendante était, aux yeux de Foss, tout ce que Alger d'alors n'était pas.

Qu'il nous soit permis de cerner davantage le point ci-dessous en convoquant de nouveau *The Glory of Godness* [...] de Cotton Mather. Une lecture rapide de ce récit de captivité sermon révèle que Mather, à l'aide d'une double comparaison et contraste (captifs puritains Vs maîtres musulmans, et captifs puritains Vs d'autres prisonniers chrétiens) inscrit son pays et ses concitoyens non seulement comme chrétiens, mais en particulier comme puritains. Mather considère que la discipline religieuse des captifs puritains contraste de manière significative avec ce qu'il décrit comme le « Mahométisme » et le relâchement des autres prisonniers chrétiens. Minimisant le fait que la libération des captifs puritains fut négociée par le Roi William, Mather l'impute finalement à la force de l'esprit communautaire en Amérique : « Les clameurs de nos prières [en Nouvelle Angleterre] retentirent si fort qu'elles parvinrent au ciel [et amenèrent] le bras du seigneur à venir sauver nos enfants (Cité dans Baepler 1999 : 67). » En

concluant son récit, Mather enjoignit aux captifs libérés à chanter les louanges de Dieu « en toutes occasions propices [...] en parlant, mais aussi en écrivant sur leur captivité (Ibid). Il demanda par-dessus tout aux captifs d'exploiter leur sagesse d'après coup et de veiller à prendre acte de la bénédiction de pouvoir vivre en Nouvelle Angleterre : « Dieu nous a fait revenir aux bénédictions du jour du seigneur, et de sa maison, dont vous aviez été privés, quand les sales disciples de Mahomet voulaient vous en imposer. Vous ne deviez pas mieux le traiter qu'avant (Ibid, p. 69, notre traduction).» Cet extrait rend l'esprit et les distinctions établies derrière la captivité écrite un siècle plus tard par Foss. Comme Rowson, Foss termine son récit par la glorification de son pays, dont le caractère vertueux lui a valu l'admiration des Algériens « barbares » eux-mêmes qui les avaient retenus prisonniers onze années durant :

Le gouvernement républicain des Etats-Unis a donné l'exemple d'humanité à tous les gouvernements du monde. Notre soulagement fut l'admiration des barbares impitoyables ! Depuis cette époque, les américains leur apparurent auréolés. Ils s'écrièrent que eux-mêmes en tant qu'esclaves, nous étions des gentlemen ; que les américains doivent être les meilleurs au monde pour leur humanisme et leur générosité envers leurs concitoyens esclaves (Ibid, p.95, Notre traduction).

Globalement, Foss s'avéra peu généreux dans les louanges de son pays, si l'on considère ses remarques injurieuses sur Alger, mais ceci tient de la logique discursive du récit de captivité barbaresque en tant que genre. Il ne peut en être autrement, car ce genre fait contrepoids au discours sur les mérites du gouvernement américain nouvellement installé. Il vise à justifier et légitimer la nouvelle politique en établissant la comparaison entre la loi et l'ordre qui régnaient dans le pays et le chaos qui prévaudrait, selon ses dires, dans la cité orientale d'Alger. On affirmait volontiers que la Déclaration d'Indépendances et la Constitution étaient inspirées en partie des idées des philosophes de Lumières comme celles développées par Montesquieu dans *L'Esprit des Lois*. Cette modeste recherche nous permet de dire que les récits de captivité comme celui de Foss ou de Rowson sont des suppléments orientaux sentant le discours orientaliste tel celui étalé par Montesquieu dans son ouvrage. En tant qu'apports, ils « consolidèrent » (le terme est de Saïd), l'identité de la nouvelle

nation, non pas en « énumérant » (le mot est de Foucault) les lois et les vertus de la nouvelle nation, comme le font la **Constitution** et la **Déclaration d'Indépendance** mais en établissant des différences entre ce qui était perçu comme des régimes despotiques et chaotiques de la Régence d'Alger, et le régime démocratique américain en quête de légitimité pour un gouvernement central plus fort.

Avant de conclure, nous aimerions éclaircir une autre facette de cet argumentaire. Ceci a trait au fait que dans les récits de captivité barbaresques, l'orientalisme populaire, est une arme à double tranchant, une lame qui tranche de deux manières, distinctes et liées en même temps. Ce nous entendons par-là, c'est qu'il n'était pas rare dans l'Amérique post-coloniale que des écrivains utilisent le discours orientaliste pour ébranler leurs oppositions idéologiques en Amérique ou en Europe, tout en demeurant inflexibles vis-à-vis de l'Autre, l'Oriental des rivages nord-africains. Le discours orientaliste des récits de captivité barbaresques dévoile en outre que les « barbares » sont autant prisonniers de leurs systèmes idéologiques que les américains de leurs geôliers, d'où le besoin pour eux d'une libération semblable. Nous avons déjà illustré ces points à l'aide de références à la pièce de Rowson. Nous allons juste donner une courte illustration de la dernière lettre de Benjamin Franklin à la **Federal Gazette** et signé « Historicus (1790) » pour les renforcer. Franklin, portant le manteau de l'imaginaire Sidi Mehemet Ibrahim, un membre du Diwan d'Alger, explique à l'instar des défenseurs américains de l'esclavage pourquoi l'esclavage en Algérie ne doit pas disparaître. La touche orientaliste que conféra Franklin-Mehemet Ibrahim à son argumentaire anti-esclavagiste visait à discréditer les meneurs pro esclavagiste américains, en les mettant sur un pied d'égalité avec les « Orientaux Algériens » qui retenaient alors des concitoyens.

Quelques réflexions sont finalement en ordre. L'examen de cet échantillon de récits de captivité barbaresques et indiens de l'Amérique des premières années de colonisation à l'Amérique nouvellement indépendante, montre que lesdits récits ont leur base dans l'ontologie et l'eschatologie puritaine. Après avoir décliné lors de la période coloniale, le récit de captivité barbaresque refit surface à l'indépendance, et de concert avec son proche parent indien, ils servirent à légitimer le nouvel ordre politique. Dans ces récits, les tensions de classes sociales, les rivalités politiques, et les problèmes

des genres/sexes sont évoqués, mais ils sont noyés au milieu des conflits avec les Indiens à la « Frontière » et avec les « orientaux » sur les côtes nord-africaines. En d'autres mots, pendant qu'ils dramatisaient les échecs politiques ou moraux d'une quelconque partie, les récits de captivité projetaient des conflits politiques, de classes et de sexes dans la guerre raciale à la « Frontière » et en Méditerranée méridionale. Durant le processus de transformation des parties de cette guerre raciale en terrains d'épreuve pour le façonnage du caractère, la revendication et la régénération souvent à travers une violence divinement inspirée, les récits fabriquèrent des héros comme Daniel Boone et John Fos, à une période où la nation avait plus besoin de spécimens de citoyens républicains. A leur décharge, ces récits de captivité fournirent la base d'un impérialisme naissant, dont la dynamique de domination, en référence à ce qui est désigné « Orient,» se dévoila lors de la première et la deuxième guerres du Golfe, conçues comme partie intégrante de la « guerre à la terreur, » et « l'axe du mal.»

Le récit barbaresque reprend du service dans le cadre de la « lutte pour la liberté,» et il répondit à l'appel de Rick Bragg *I am Soldier Too : The Jessica Lynch Story* (2003). Le récit de captivité barbaresque et indien atterrit finalement en Irak (L'Orient) où il ne doit pas se sentir dépaysé. Le récit de Lynch renvoie l'écho de celui de Susanna Rowson Haswell, indépendamment de l'élément spatio-temporel ; ceci nous amène à faire les observations suivantes par rapport aux idées de Saïd sur le discours orientaliste. L'orientalisme américains, courant de pensée manichéen, n'est point l'appendice historique de l'orientalisme britannique et français dont traite son livre Edward Saïd. Bien que d'accord avec lui que la fin du 18^{ème} siècle vit « l'orientalisme » prendre une troisième signification, il y a lieu de noter que les récits barbaresques ont encouragé les guerres tripolitaines, ainsi que le bombardement et la destruction en 1816 par Lord Exmouth. Même à cette époque, ce calendrier apocalyptique puritain semble avoir eu, un tel effet, en anglais sur un Lord Exmouth campé par Thomas Pelton, que celui-ci écrivit qu'il était fier d'avoir servi d'un des modestes instruments de la divine providence à la destruction d'Alger (Cité dans Milton Giles, 2005). Il s'ensuit que les récits de captivité Barbaresques de l'Amérique nouvellement indépendante ont marqué ce moment particulier de la fin du 18^{ème}, que

Saïd considère comme le point de départ de l'idée de « L'orient » et de « l'orientalisme » comme discours colonialiste en Grande Bretagne.

L'orientalisme américain, comme l'écrit Saïd, n'apparaît qu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, conflit qui a ébranlé les équilibres des empires occidentaux. Mais avant cette période des auteurs aussi divers que Washington Irving, Nathaniel Hawthorne, Herman Melville, Mark Twain, et Walt Whitman du 19^e siècle, des réalisateurs d'Hollywood ayant contribué à ce que on appelle aujourd'hui la Renaissance Orientale Américaine de la première moitié du 20^{ème} siècle ont exercé leurs talents respectifs dans le cadre de la tradition orientale britannique, qu'ils eurent parfois à utiliser comme discours rhétorique contre la « Veille Europe » en général, ou à la Grande Bretagne en particulier.

Références

Baepler Paul, "Introduction," in Baepler Paul, ed., *White Slaves, African Masters*, Chicago: Chicago University Press, 1999.

Ebersole Gary L., *Captured by Texts: Puritan to Postmodern Images of Indian Captivity*, Charlottesville and London: University Press of Virginia, 2003.

Fisher Sir Godfrey, *Barbary Legend: War, Trade and Piracy in North Africa 1415-1830*, Oxford: Oxford University Press, 1957.

Foss John D., (1798) "A Journal of the Captivity and Sufferings of John Foss," in Paul Baepler, ed., *White Slaves, African Masters*, Chicago: Chicago University Press, 1999.

Gee Joshua (1680) *Narrative of Joshua Gee of Boston, Mass., While he was Captive in Algiers of the Barbary Pirates*, Hartford: Wadsworth Atheneum, 1943.

Mattar Nabil, *Turks, Moors and Englishmen*, New York: Columbia University Press, 1999.

Mattar Nabil, *Islam in Britain, 1558-1685*, Cambridge, New York: Cambridge University Press, 1988.

Milton Giles, *White Gold: The Extraordinary Story of Thomas Pellow and North Africa's One Million European Slaves*, London: Hodder and Stoughton, 2005.

Jefferson Thomas, "Letter to John Adams, Paris, July 11, 1786," in Albert Ellery Bergh, ed. *The Writings of Thomas Jefferson*, Vol.5, The Thomas Jefferson Memorial Association, 1904.

Rowson Susanna Haswell (1794), *Slaves in Algiers, or A Struggle for Freedom: A Play Interspersed with Songs* eds., Jennifer Margulis and Karen M. Poremski, Acton, Mass., 2000.

Said Edward (1978), *Orientalism: Western Conceptions of the Orient*, London: Penguin, 1991.

Sari J. Nasir, *The Arabs and the English*, London: Longman, 1976.

Slotkin Richard, (1885) *The Fatal Environment: The Myth of the Frontier in the Age of Industrialisation 1800-1890*, New York: Simon and Schuster Inc., 1998.